



HAL
open science

“ “La maladie anglaise.” Réflexions sur le hooliganisme en Grande-Bretagne dans les années 1970. ”

Bernard Cros

► To cite this version:

Bernard Cros. “ “La maladie anglaise.” Réflexions sur le hooliganisme en Grande-Bretagne dans les années 1970. ”. Presses universitaires de Paris Nanterre. 1970-79, Community in the UK, 2017, Intercalaires, 978-2-84016-287-2. hal-04557925

HAL Id: hal-04557925

<https://hal.science/hal-04557925>

Submitted on 29 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - ShareAlike 4.0 International License

La « maladie anglaise » : réflexions sur le hooliganisme dans les années 1970 en Grande-Bretagne

Bernard Cros

Le hooliganisme est souvent oublié dans les études consacrées aux années 1970 en Grande-Bretagne, alors que les Britanniques se souviennent sans doute autant des gros titres de la presse populaire sur la furie des supporters de football que des poubelles débordantes sur les trottoirs. Cette violence liée au football semble même exploser à l'époque, au point de constituer un enjeu d'ordre public majeur qualifié de « maladie anglaise » – *the English disease*. L'expression avait au fil des siècles désigné plusieurs pathologies (suette, rachitisme, dépression, suicide, syphilis, bronchite etc.), mais aussi, au sens métaphorique, des phénomènes sociaux ou des comportements considérés comme déviants (jeux d'argent, hypochondrie, homosexualité). À partir de la fin des années 1950, le mauvais état de son économie et de ses relations du travail vaut à la Grande-Bretagne son surnom de « *sick man of Europe* ». Dans les années 1960 et 1970, enfin, c'est au tour du hooliganisme d'être comparé, par le biais de cette métaphore organique, à une maladie du corps social national. L'expression sous-entend qu'il s'agit avant tout d'un phénomène anglais, mais cela ne signifie pas que les trois autres nations du Royaume, notamment l'Écosse, soient épargnées.

Le hooliganisme a des antécédents historiques : la question des violences populaires traverse la société anglaise urbaine depuis la fin du Moyen Âge¹ et les stades de football connaissent des désordres dès les années 1870. Cependant, ce qu'on dénomme « hooliganisme » concerne exclusivement le football, né comme les autres sports de ballon (*football codes*) dans les prestigieuses *public schools* au milieu du XIX^e siècle. L'adoption massive du football au sein de la classe ouvrière est favorisée par l'industrialisation et l'urbanisation, qui concentrent dans des territoires étroits de grandes masses populaires qui, grâce au *Factory Act* de 1850 contraignant les usines à s'arrêter à 14 heures le samedi, se voient offrir un après-midi de liberté, que le football vient combler. Le sport connaît un développement exponentiel, devenant une activité presque normative de la classe ouvrière mascu-

1. Voir par exemple John Walter (ed.), *Crowds and Popular Politics in Early Modern England*. Manchester : Manchester University Press, 2006.

line urbaine : le samedi à 15 heures s'agrègent dans des enceintes dédiées des foules de plusieurs milliers de personnes, venues suivre des équipes dont ils deviennent des « fanatiques » (*fans*). La naissance du professionnalisme (Football League anglaise en 1888, Scottish Football League en 1890) intensifie le phénomène. Le football devient un instrument de contrôle social de la jeunesse ouvrière masculine, incitée à l'adopter pour le pratiquer (équipes d'usines et de mines, encouragées par les patrons) ou le regarder au stade. Or cette concentration fait aussi du football un espace social et géographique de nature à favoriser l'apparition de violences.

Si le football a toujours généré de la violence dans son environnement, pourquoi a-t-on alors l'impression dans les années 1960 et 1970 que l'Angleterre est victime d'une nouvelle maladie ? Si on part du principe que le hooliganisme est considéré comme une maladie sociale des années 1970, il faut procéder à son examen, puis poser un diagnostic, avant de se pencher sur les traitements qui lui ont été appliqués.

I-L'EXAMEN : QU'EST-CE QUE LE HOOLIGANISME ?

Cette antonomase dérive d'un patronyme irlandais, Hoolihan, porté dans le Londres des années 1890 par un criminel notoire (Patrick Hoolihan) et par un gang de jeunes voyous sévissant dans le quartier de Lambeth, qui s'étaient baptisés « Hooligan Boys » ou « O'Hooligan Boys ». Les Irlandais émigrés en Angleterre étant alors considérés comme la lie de la société, et il n'est donc pas surprenant que le terme se soit ainsi imposé pour décrire un délinquant. Cependant, il n'est pas associé au football avant la deuxième moitié des années 1960. Jusque-là, le déroulement des matches (défaite injuste, arbitrage) ou le contexte local du « derby » contre un club voisin causait occasionnellement de la violence symbolique (chants et insultes), des mouvements de foule s'apparentant à du chahut, des jets d'objets peu dangereux, voire des envahissements de terrain pour forcer l'arrêt de la rencontre en cas de score défavorable. Ce comportement était vu comme une simple indocilité de la jeunesse populaire que la foule des hommes adultes (les stades sont très majoritairement masculins) suffisait souvent à discipliner. Avec l'augmentation du niveau de vie qui leur offre une autonomie financière dès la fin des années 1950², ces adolescents s'affranchissent des schémas hiérarchiques parentaux. Ils vont au stade en groupe et commencent à se regrouper dans les *ends*, tribunes situées derrière les buts, qui deviennent leur territoire quasi exclusif.

2. Ils dépensent leur argent de poche sur le nouveau marché des loisirs : vêtements, musique, sport. Voir l'article de John Mullen sur la musique populaire dans le présent volume.

Nature des violences

À partir de 1967, on constate une recrudescence des désordres dans tout le pays lors des matches. Le rendez-vous du stade devient un prétexte à la bagarre offrant unité de lieu, de temps et d'action, une occasion officielle de se battre, à un endroit et à un moment définis à l'avance par le calendrier sportif. Le hooliganisme commence donc à désigner tout comportement antisocial, anti-autorité, violent, pratiqué par des groupes de jeunes supporters masculins d'équipes de football, généralement sans vol mais avec du vandalisme, à l'occasion des matches de football. Se forme à cette époque dans l'imaginaire collectif cette impression que « le hooligan est un Anglais jeune, mal inséré socialement, délinquant dans la vie ordinaire, imbibé d'alcool, qui prend prétexte du match de football pour venir commettre ses méfaits dans le stade³ ». La violence profite d'une organisation archaïque des stades. Ainsi, les premiers spectateurs se trouvent à quelques mètres derrière les buts, sans barrières ni fosse de séparation, ce qui facilite les envahissements de terrain. Pour accéder aux *terraces*, tribunes populaires où on se tient debout, on s'acquitte simplement du prix d'entrée, on s'installe où on le souhaite et on peut changer de côté à la mi-temps pour suivre son équipe. En l'absence de séparation entre fans adverses, de véritables batailles rangées peuvent s'y dérouler, la prise du *end* adverse étant vue comme un fait d'armes majeur. Les jets d'objets dangereux (briques, bouteilles, fléchettes) deviennent routiniers. La violence gagne aussi l'extérieur du stade. Les rues des centres-villes sont des endroits privilégiés de l'*aggro* (de *aggravation* ou *aggression*), « mise en scène ritualisée de la violence destinée à impressionner l'adversaire⁴ » par des chants, des cris et des postures menaçantes. Les hooligans privilégient les embuscades contre les visiteurs qui connaissent mal les lieux, ainsi que l'attaque des pubs où boivent leurs adversaires. « Le stade, mais également ses abords immédiats et sa périphérie, deviennent alors, parallèlement au spectacle sportif lui-même, des espaces de concurrence en termes de visibilité culturelle et sociale, donc d'affrontements symboliques et matériels⁵. »

Les transports en commun jouent un rôle clé dans le développement du hooliganisme. Les bagarres sont fréquentes dans les gares et le métro londonien, y compris entre des groupes de supporters en transit soutenant des équipes qui ne s'affrontent pas. En 1966, British Rail lance des *football specials*, trains à tarifs modestes calqués sur les calendriers des rencontres. Leurs horaires sont calculés

3. Dominique Bodin, Luc Robène, Stéphane Héas, « Le hooliganisme entre genèse et modernité ». *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 1/2005 (n° 85), p. 62. <https://www.cairn.info/revue-vingtieme-siecle-revue-d-histoire-2005-1-page-61.htm> (accessed 16 October 2017).

4. *Ibid.*, p. 67.

5. *Ibid.*, p. 69.

pour que les fans restent le moins longtemps possible en terre adverse, mais ils ont pour résultat de faciliter les déplacements des hooligans, qui en outre vandalisent régulièrement les rames⁶. La police escorte les fans entre la gare et le stade, selon des trajets préétablis visant à limiter les contacts avec les supporters locaux, mais arrivées et départs des trains et des cars donnent lieu à des opérations de caillassage. En 1975, les déprédations et les pertes financières conduisent British Rail à arrêter ces trains et à ne travailler qu'avec des clubs « calmes ». Ceci n'a guère d'effet car les fans les plus durs prennent d'autres trains, malgré les tarifs plus élevés, se mélangeant aux voyageurs traditionnels, lesquels cessent peu à peu de les emprunter par peur.

Le tournant de 1974

L'année 1974 voit se produire plusieurs graves incidents qui signalent une montée en puissance du hooliganisme. À l'occasion du match aller de la finale de la Coupe UEFA en mai à Londres, entre Tottenham et le Feyenoord Rotterdam, les fans néerlandais voient leurs autocars caillassés, puis sont maintenus dans le coin d'une tribune sous protection policière. Lors du match retour aux Pays-Bas, certains des 5 000 fans anglais, déçus de la défaite, arrachent des sièges qu'ils jettent sur les forces de l'ordre, avant de se battre contre des supporters adverses dans le stade et de causer des dégâts en ville. Ce sont ensuite les fans de l'autoproclamée « Red Army » de Manchester United qui se signalent, après la relégation du club en deuxième division à la fin de la saison 1973-74, qui, paradoxalement, entraîne une augmentation de leur nombre. Pendant la saison 1974-75, entre 6 000 et 15 000 fans vont suivre leur équipe à l'extérieur, semant le désordre et posant de graves problèmes d'organisation et de sécurité, notamment dans les stades de taille modeste qui les accueillent et où ils sont parfois plus nombreux que les supporters locaux. À Londres, Cardiff ou Bristol, on attend d'en découdre avec les Mancuniens, désormais précédés par leur réputation. Il y a enfin de plus en plus de blessés et même un mort, un jeune fan de Blackpool de dix-sept ans poignardé le 24 août en marge d'un match contre Bolton.

Firms, skinheads, casuals

1974 est aussi l'année où apparaissent au grand jour les *firms*, groupes dont les membres se livrent à une violence « organisée, structurée, préméditée⁷ » et répétitive, et se présentent comme des commandos jaloux de leur image et de leur répu-

6. Michael Layton et Alan Pacey, *Tracking the Hooligans: The History of Football Violence on the UK Rail Network*. Stroud, Amberley Publishing, 2016.

7. Bodin *et al.*, « Le hooliganisme entre genèse... », *op. cit.*, p. 69.

tation. Considéré chronologiquement comme le premier du genre, le Inter City Firm (ICF, du nom du réseau ferroviaire « InterCity » qu'il utilisait pour se déplacer)⁸, attaché au club londonien de West Ham, affrète ses propres autocars ou prend d'autres trains pour bénéficier de l'effet de surprise, loin de tout contrôle policier. Il se rend célèbre par ses *calling cards* que ses membres laissent à côté de leurs victimes, revendiquant fièrement leur forfait par la formule sarcastique : « *Congratulations, you've just met the ICF* ». Ses méfaits et ses modes opératoires fascinent et inspirent la formation de *firms* identiques autour des grands clubs de Londres, des Midlands et du Nord, avant que l'ensemble des clubs professionnels ne succombe à ce mimétisme hypnotique⁹. La hiérarchie y est stricte : les chefs sont les *top boys* ou *top lads*, les meilleurs combattants sont les *breakers*, et pour y entrer il faut démontrer sa valeur dans la bagarre (*ruck*). Les plus jeunes doivent faire leurs armes dans un sous-groupe (parfois ironiquement baptisé « *Baby Squad* » ou « *Under 5* ») avant de passer chez les « grands ». Ce sont avant tout des combattants unis par un sentiment d'appartenance, comparable à celui de soldats dans une unité (ils se baptisent *squad*, *division*, *force*, *army*, *section*, *crew*...), des métaphores guerrières reprises par le narrateur de « *War on the Terraces* », chanson des Cockney Rejects, groupe de punk *oi!* fondé en 1978, dont certains des membres ont été hooligans de West Ham.

Les *firms* vont aussi prendre appui sur deux sous-cultures distinctes¹⁰. La première, préexistante, est la sous-culture skinhead, qui émerge vers 1967 et atteint son apogée en 1969-70. Elle affirme une identité *working class*, face à d'autres groupes identifiés comme ayant plus de valeur dans les médias (mods, hippies), dont les *skins* moquent le côté efféminé en se parant des attributs de la dureté (d'où leur appellation originelle de *hard mods*). Leur style vestimentaire soigné est défini par des considérations de praticité au travail : cheveux très courts, voire rasés, chemises épaisses, jeans courts, bottes des surplus de l'armée, chaussures orthopédiques – les Dr Martens emblématiques du mouvement – ou de chantier, comme celles portées par les *droogs* d'*Orange Mécanique*, sorti en 1972, personnages déviants dont « l'ultraviolence » devient une référence pour les hooligans. À ses origines le mouvement skinhead, plutôt progressiste, se répand dans les classes populaires londoniennes, connaissant une influence jamaïcaine tant musicale (rocksteady et ska) que vestimentaire (*rude boys*), mais avec l'arrivée du reggae, qui

8. D'autres *firms* portent des noms similaires car c'est en « territoire ennemi » qu'on prouve sa valeur : 6:57 Crew (heure du train pour Londres que prenaient les hooligans de Portsmouth), Leeds Utd Service Crew...

9. Selon le chercheur australien Steve Redhead, plus de 400 groupes auraient existé depuis la fin des années 1960. *Archiving Soccer Hooliganism*, sans date. https://www.academia.edu/4233603/Archiving_Soccer_Hooliganism (accessed 16 October 2017).

10. Même si tous les hooligans n'y appartiennent pas forcément.

ne correspond plus aux valeurs de la classe ouvrière blanche, les skinheads disparaissent quelque peu vers 1971.

En outre, le style skinhead est voyant. Les *bootboys* étaient repérables par une police qui leur demandait parfois de se déchausser. Certains d'entre eux l'abandonnent donc et vont être à l'origine d'une nouvelle sous-culture. En 1977, à l'occasion des matchs de Coupe d'Europe disputés par leur club en France, en Italie et en Allemagne¹¹, des supporters de Liverpool commencent à adopter des vêtements confortables, élégants, voire de luxe (polos, pulls jacquard des golfeurs célèbres, vestes de survêtement des grands tennismen)¹², généralement volés à des supporters adverses ou dans des magasins. Ce *casual wear*, alors introuvable en Angleterre, envahit les stades britanniques en quelques années. Ces fans s'appellent entre eux *trendies* ou *dressers*, puis *casuals*, avec lesquels le hooliganisme devient une « esthétique des tribunes » qui dominera les années 1980, ce qui explique en partie pourquoi il attirera des hommes issus de classes sociales plus aisées¹³.

II-LE DIAGNOSTIC

Causes socioéconomiques et socioculturelles

Les explications à la violence hooligan, certaines collectives, d'autres d'ordre individuel, sont variées, complexes et, pour tout dire, incertaines. On peut sans crainte rejeter les analyses simplistes liées à l'alcool (beaucoup de hooligans sont sobres), au déroulé des rencontres (il y a des incidents même quand les matches se passent bien) ou à la psychologie individuelle (ce ne sont pas des fous incontrôlables). Ces facteurs sont au mieux des éléments aggravants ou déclencheurs. Dans un documentaire devenu célèbre, diffusé sur BBC 1 en 1977, le journaliste David Taylor suit les supporters de Millwall, présentés comme des jeunes de la *working-class* sans repères auxquels le football fournit « *good humour, companionship, and a sense of belonging*¹⁴ ». Semblant presque les excuser, le reportage se place dans une logique de classe qui laisse transparaître la condescendance des élites (« *For all its apparent hardness, Millwall is a friendly hospitable club in its own working-class cockey way* ») et une incompréhension profonde de la situation.

11. Les supporters traditionnels venant au stade avec l'écharpe ou le maillot du club sont eux surnommés « *scarfers* » ou « *shirts* ».

12. Certaines marques deviennent emblématiques du *casual*, notamment les polos Lacoste, les vestes Sergio Tacchini et Fila, et les chaussures Adidas basses.

13. Eric Dunning, *Sport Matters: Sociological Studies of Sport, Violence and Civilisation*. Londres : Routledge, 1999, p. 148.

14. « F Troop, Treatment and the Half-way Line », *Panorama*, BBC1, 14 novembre 1977. <https://www.youtube.com/watch?v=vKoYjOGOzXQ> (accessed 16 October 2017).

Les analyses marxistes privilégient les conditions socioéconomiques de la jeunesse déclassée, exclue du marché du travail, qui exprimerait ainsi ses frustrations par la violence. Ces jeunes revendiqueraient même fièrement leur appartenance à leur classe sociale et à un groupe restreint, porteur d'une identité commune, en « effrayant le bourgeois » dans la rue ou en attaquant un supporter adverse. Cependant, l'argument de la solidarité de classe semble inopérant, employé seul – après tout, les hooligans se battent surtout entre eux. Une étude menée par des sociologues de l'université de Leicester¹⁵ pense trouver des réponses dans les dynamiques de la sous-culture de la *lower working class* dont sont issus la plupart des hooligans. Elle y souligne une présence élevée de la violence, qu'il s'agisse des rapports parents-enfants (châtiments corporels courants) ou hommes-femmes, si bien que les enfants prennent l'habitude de degrés plus élevés de violence, qui plus est ouvertement exprimée dans le cas du hooliganisme. De fait, les hooligans disent rechercher la violence pour le plaisir de l'excitation et de l'adrénaline et parce qu'elle fait partie de leur mode de vie. « *A good match of football, a good punch-up and a good piss up* » : telle est la définition d'un samedi agréable, selon l'un de ceux interrogés dans le reportage de la BBC. Les *firms* sont fondés sur l'admiration et la glorification de la violence et de la masculinité (entre eux, les hooligans s'appellent « *the lads* »). La virilité se définit aussi par le rejet de tout ce qui n'est pas mâle et le mépris pour la faiblesse physique. Dans la chanson des Cockney Rejects « *We're the firm* », la phrase « *We ain't no pups* » devient sur scène « *We ain't no puf(f)s* » ou « *poofs* » (homosexuels).

À l'adolescence, tandis que les filles sont happées par la sphère domestique, les jeunes hommes bénéficient de plus de liberté et continuent à se socialiser dans la rue. La force physique, valorisée dans le travail, notamment dans les tâches les moins qualifiées auxquelles ces hommes peuvent prétendre, est en état permanent de mobilisation dans tout type de circonstances. Le contrôle de soi n'est pas une clé de la vie sociale et peut même être perçu comme de la faiblesse. Il faut pouvoir répondre à une provocation ou à une menace par le geste. C'est ce qui différencie la *rough working class* de la *respectable working class*, qui intègre en partie les valeurs dominantes de la vie sociale britannique fondée sur le contrôle des instincts¹⁶.

15. Eric Dunning, Patrick J. Murphy, John Williams (dir.), *The Roots of Football Hooliganism: An Historical and Sociological Study*. Londres : Routledge & Kegan Paul, 1988.

16. Voir l'étude fondatrice de Norbert Elias et Eric Dunning, *Quest for Excitement: Sport and Leisure in the Civilizing Process*. Oxford : Blackwell, 1986, traduit en français sous le titre : *Sport et civilisation : La violence maîtrisée*, trad. Jacques Defrance. Paris : Fayard, 1994, dont la thèse principale est que le processus de civilisation passe par la pacification de la société et que le sport consiste à « maîtriser la violence ».

Communautés et territoires

La violence hooligan est foncièrement basée sur la défense d'un territoire et prend toute son ampleur dans les derbies entre voisins (Arsenal-Tottenham, Millwall-West Ham, Liverpool-Everton, Manchester United-Manchester City etc.), qui depuis longtemps mettent en jeu la suprématie spatiale dans les villes où cohabitent plusieurs clubs. Un *firm* peut même se rendre dans le stade d'un ennemi juré pour y semer la zizanie, alors que son propre club n'y joue pas. À côté de ces oppositions anciennes apparaissent des conflits recoupant des problématiques socioculturelles et politiques plus larges (Nord-Sud, Londres/reste du pays etc.), qui peuvent donner lieu à des alliances temporaires entre habitués rivaux pour affronter un ennemi commun venu de plus loin. Les appartenances religieuses font plus rarement l'objet d'antagonismes, à l'exception notable du *Old Firm*, derby de Glasgow entre les Rangers (protestants) et le Celtic (catholique). Menacés par les « autres » (reste de la société, autorités, supporters adverses), ces jeunes hommes exacerbent une identité tribale dans laquelle ils se reconnaissent comme semblables. Le terme « tribu » est parfois employé par les hooligans eux-mêmes pour désigner leurs *firms*, qui connaissent des dynamiques de bande (*street-corner gang*) typiques des communautés ouvrières. La défiance à l'égard de l'ordre établi et de ses représentants policiers est un autre moteur puissant, au point que certains supporters développent une mentalité d'assiégés et vivent l'attention des médias comme une stigmatisation insupportable. Cette identification territoriale peut être étroite, transférée à l'échelle d'un quartier voire d'une cité (*estate*). Le sentiment est d'autant plus fort que la mobilité sociale et géographique, bien moindre que dans les classes supérieures, est ressentie comme injuste.

Racisme et extrême droite

Le racisme influence-t-il les hooligans? Les opinions racistes d'Enoch Powell, exprimées dans son discours du 20 avril 1968 (*Rivers of Blood*), rencontrent un écho dans une société qui a du mal à affronter sa diversité croissante, malgré les initiatives législatives et le discours antiraciste des autorités. Le football n'y échappe pas et met du temps à s'adapter à l'apparition de la « diversité » en son sein, certains fans n'hésitant pas à s'en prendre aux quelques joueurs noirs, par des insultes, des crachats, des jets de bananes et des cris de singe. À partir de 1977, le National Front (NF) tente de récupérer les groupes qu'il considère comme sensibles au « nationalisme ethnique » britannique, à commencer par les *firms* de quelques clubs londoniens (Millwall, Chelsea, West Ham) et nordistes (Newcastle, Leeds, Blackburn), comme le reflètent son magazine *Bulldog* et sa chronique « *On the football front* ». Le NF devient ainsi le premier parti britannique à faire du stade un

espace de revendication politique ouverte. Il s'appuie aussi sur le *revival* skinhead qui s'associe avec l'extrême droite, ce qui marquera pour longtemps ce mouvement, au grand désarroi des skinheads « originels » plutôt de gauche. Toutefois, en dehors de quelques groupuscules, le football résiste au NF. De fait, les *firms* sont politiquement et ethniquement très divers : certains sont apolitiques, d'autres d'extrême gauche, il y a des *firms* entièrement blancs, d'autres ethniquement mélangés, notamment dans les Midlands. À cette époque, Cass Pennant, principal leader de l'ICF, pourtant réputé à l'extrême droite, est noir. Le fascisme et le racisme ne sont donc pas des facteurs nécessaires au développement du hooliganisme, même s'ils ont pu occasionnellement en constituer une dimension mobilisatrice.

La « panique morale » : rôle de la presse et déclin national

La violence et sa perception varient selon les époques et les lieux¹⁷, mais la tolérance à son égard décroît à mesure que la société se « civilise ». Des questionnements sur la jeunesse avaient cours depuis la fin des années 1950 avec l'apparition du *teenager*, qui remettait en cause les normes vieillissantes de l'Angleterre victorienne, en contestant l'ordre établi par des comportements transgressifs. Les Teddy Boys, puis les mods et les rockers, dont les bagarres sur la côte sud font les gros titres en 1964, déclenchent ainsi une « panique morale », c'est-à-dire une réaction puissante et largement irrationnelle qui apparaît dans l'opinion publique, encouragée par une couverture anxigène des médias, face à des groupes de jeunes vus comme moralement déviants et menaçant l'équilibre social. Élaborée par le sociologue Stanley Cohen¹⁸, la théorie de la panique morale affirme que les médias créent une « spirale d'amplification » qui a un effet direct sur les perceptions des mouvements de jeunesse, des classes populaires en particulier. Stuart Hall, qui l'applique au phénomène hooligan en 1978, souligne le rôle du langage de la violence employé par les journaux, notamment les quotidiens, alors en pleine mutation *tabloid*¹⁹ : « *graphic headlines, bold type-faces, warlike imagery and epithets, vivid photographs cropped to the edges to create a strong impression of physical menace...* »²⁰. Le commentaire du documentaire de 1977 mentionné plus haut utilise de nombreuses métaphores guerrières, constitue un bon exemple de la déclinaison télévisée du phénomène :

17. Michel Wieviorka, *La Violence*. Paris : Balland, 2004.

18. Stanley Cohen, *Folk Devils and Moral Panics*. Londres : MacGibbon & Kee, 1972.

19. Le *Sun* est publié pour la première fois dans sa version *tabloid* le 17 novembre 1969.

20. Stuart Hall, «The treatment of football hooliganism in the press», in Roger Ingham (ed.), *Football Hooliganism: The Wider Context*. Londres : Interaction, 1978, p. 26.

Within Millwall's terraced army, there are divisions. [...] In the trench warfare of the terraces, it's F-Troop who go over the top. F-Troop are the real nutters, self-confessed loonies like Harry the Dog who go looking for fights and are seldom disappointed.

En couvrant de façon sensationnaliste des incidents limités ou en indiquant à l'avance que telle rencontre est à risque, officiellement pour informer ses lecteurs et stigmatiser les comportements, la presse encourage mécaniquement une escalade. Le *Daily Mirror* établit même en 1974 un classement des clubs les plus violents (« *league of shame* ») à partir du nombre d'incidents, d'expulsions de stades et d'arrestations. En septembre, le quotidien inverse son classement et place en tête les clubs les plus violents. Dès lors le système s'entretient tout seul : les journaux font des gros titres de la moindre bagarre avec des photos dramatiques et appellent à une répression sans pitié, tandis que les hooligans avides de notoriété se déchainent pour être reconnus comme les pires. La diffusion des premiers matches de championnat à la télévision est aussi très incitative.

La maladie anglaise contamine aussi le continent. Après le match retour de la finale de la Coupe UEFA 1974, Steve Perryman (Tottenham) déclare : « *One felt ashamed to be English, ashamed of being connected with football* », tandis que le *Daily Mail* titre : « *Rioting fans shame Britain* ». Après l'émeute causée par ses supporters lors de la finale perdue contre le Bayern Munich à Paris en 1975, Billy Bremner (Leeds) est rongé par la culpabilité : « *I felt like stopping every German and Frenchman I could find to apologise for all the trouble that had been caused*²¹ ». Les dégradations causées en mars 1977 par les supporters de l'équipe d'Angleterre à Luxembourg, puis par les fans de Manchester United à Saint-Étienne en septembre, sont de nouvelles causes d'atterrement²².

III-LA THÉRAPEUTIQUE

Certains acteurs sociaux considèrent qu'il suffirait d'occuper cette jeunesse désœuvrée pour l'empêcher de se battre, comme l'initiative de Millwall soulignée dans le documentaire de la BBC : « [Millwall] are hoping to build a sports center with the idea of diverting the youngsters' energies from fighting to active sport. And that may be closer to a real solution to the problems of football than putting up fences. » Le Prince Charles déclare pour sa part en avril 1977 : « It's just a question of getting them involved in more exciting things [...] In urban areas there is a

21. *Shoot Magazine*, 21 juin 1975.

22. Leeds United et Manchester United seront suspendus un an de compétitions européennes.

distinct lack of facilities for younger people and I feel sometimes that the kind of attitude you see [...] is really that they are trying to get rid of pent-up energy and enthusiasm²³ ». Mais c'est une approche minoritaire, très éloignée des traitements finalement adoptés. Si plusieurs rapports officiels sont commandés pour étudier le problème à partir de 1966, les clubs sont cependant des sociétés privées, considérées comme responsables de ce qui se passe dans des enceintes qui leur appartiennent et qu'il est difficile de contraindre. Les désordres croissants vont cependant entériner l'intervention de l'État dans le football sous trois formes : contrôle de l'espace, répression policière et sanctions judiciaires.

Contrôle de l'espace

Le rapport Harrington²⁴ identifie le contrôle de l'espace comme axe principal d'une stratégie « d'endiguement » (*containment*) des hooligans, car sans contact, pas d'incidents. Il faut donc séparer les fans en limitant la mobilité du spectateur dans les transports, les rues et les stades. Le rapport Lang (1969) fait vingt-neuf recommandations, dont la plupart (comme l'installation de caméras de surveillance, un contrôle strict des ventes de billets et d'alcool) ne seront pas appliquées avant plus de vingt ans. Enfin, les recommandations du rapport Wheatley (1972)²⁵ servent de base à un guide de la sécurité dans les stades, rédigé à l'attention des clubs et des autorités locales (« Green Guide ») et publié pour la première fois en 1973. Le gouvernement conservateur décide d'introduire un projet de loi sur la sécurité dans les stades (*Safety of Sports Grounds Bill*), qu'il ne peut cependant faire voter en raison du changement de majorité en février 1974. Denis Howell, le nouveau ministre des Sports du gouvernement Wilson, lance une campagne contre la violence dans le football, puis crée une commission parlementaire chargée de rendre des recommandations, incluses dans le projet de loi antérieur qu'il reprend à son compte. Le *Safety of Sports Grounds Act*, voté au printemps 1975, contraint les clubs à rénover et aménager leurs stades en cloisonnant l'espace : séparation des supporters et des tribunes, barrières de sécurité dans les *terraces*, protection du terrain par des grilles recourbées vers les spectateurs, tribunes enfoncées, sous le niveau de la pelouse, panneaux publicitaires plus hauts autour du terrain, fosses etc. Cet ensemble de mesures a aussi pour avantage de diminuer les besoins en policiers, qui peuvent être affectés ailleurs. Les mesures sont obligatoires et condi-

23. *Daily Mirror*, 25 avril 1977.

24. John Harrington, *A preliminary report on soccer hooliganism to Mr Denis Howell, Minister of sport*. Londres : HMSO, 1968, p. 56.

25. John Wheatley, *Report on Crowd Safety at Sports Grounds* (Cmnd. 4962), 1972. Rapport commandé à la suite de la tragédie d'Ibrox Park qui fait soixante-six morts suite à une bousculade dans un stade de Glasgow en 1971.

tionnent l'octroi d'un permis d'exploitation du stade, mais les clubs, qui préfèrent investir dans l'achat de joueurs pour attirer des spectateurs (un calcul cynique, dénoncé par Harrington), rechignent parfois. La séparation des supporters rivaux n'est pas systématique. Encore en 1977, le rapport McElhone (Écosse) la préconise uniquement dans certains cas : « if the police, in consultation with the club, consider such a step to be necessary » (Recommandation 13)²⁶.

La « ségrégation » des supporters a aussi des conséquences négatives. Elle ralentit l'entrée dans les stades, créant de l'énerverment et donc des incidents. En imposant les regroupements dans les espaces situés derrière les buts, les *ends*, elle stimule aussi la formation de groupes structurés, renforce leur sentiment d'unité et exacerbe les antagonismes entre adversaires, qui ne sont séparés que par un simple cordon de policiers ou par un grillage, trop fin pour résister aux poussées. Dans ces espaces fixes, les fans sont aussi des cibles faciles pour les jets d'objets : barrières, grillages, ainsi que les sièges des tribunes « respectables » sont utilisés comme des projectiles par les hooligans qui retournent contre l'ordre établi les instruments de leur ségrégation physique.

Répression et sanctions judiciaires

L'intervention de l'État se traduit aussi par l'accroissement de la répression au fil de la décennie, tout d'abord par une présence accrue des *bobbies* dans les tribunes pour impressionner les fans et éteindre rapidement les vellétés de violence en intervenant directement. Après avoir hésité, les autorités finissent par autoriser l'emploi de chiens, mais ils ont pour effet de rendre les situations plus tendues et peuvent mordre de manière indiscriminée s'ils ne sont pas maîtrisés. Cependant, ils s'avèrent efficaces pour faire évacuer les terrains envahis et pour encadrer les cortèges de supporters. Dès 1971, on utilise des chevaux, animaux impressionnants qui agissent comme des murs mouvants, capables de barrer une rue, de guider la foule entre les stades et les gares, voire de la contenir jusque dans les tribunes. Dans les trains, des supporters plus âgés employés par les clubs servent d'encadrants (*stewards*) pour apaiser les tensions, et la British Transport Police patrouille dans les rames, en civil ou en uniforme, parfois avec des chiens. Par ailleurs, la communication entre police et clubs s'améliore, des méthodes de repérage et de profilage des leaders hooligans se mettent en place, tandis que des policiers en civil infiltrent les tribunes.

Néanmoins, si elle est globalement acceptée, la politique répressive est parfois mise en doute. L'enfermement des supporters et la répression ne sont pas forcé-

26. Frank McElhone, *Report of the Working Group on Football Crowd Behaviour*. Scottish Education Department/HMSO, 1977.

ment bien acceptés dans un pays attaché aux libertés individuelles : la violence hooligan ne doit pas entraîner une réaction de l'État qui serait tout aussi moralement condamnable. Un dessin de Franklin dans le *Sun* décrit une tribune comme un stalag où les fans parqués derrière les barbelés sont sous la menace d'une mitrailleuse et d'un officier nazi éructant²⁷. Des témoignages rendent compte de brutalités commises par la police et de ses refus d'intervenir pour protéger les supporters ordinaires, donnant l'impression qu'elle traite tous les spectateurs d'une manière hostile qui contraste avec son image traditionnelle au service de la protection des citoyens. Des lignes de policiers se tenant par les bras chargent parfois les fans les plus violents, faisant courir des risques à l'ensemble des spectateurs. Ces méthodes se révèlent parfois contre-productives et intensifient les tensions plus qu'elles ne les résolvent. Le gouvernement prend, lui, la défense des policiers, vantant leur sang-froid et justifiant l'emploi de la force par les exigences du maintien de l'ordre, dans une période marquée par d'autres mouvements sociaux durs où il ne peut montrer de signes de faiblesse.

Reste la question des sanctions²⁸. Les clubs reçoivent occasionnellement des suspensions de stade, mais ils sont plutôt considérés comme les victimes des hooligans, contre lesquels, à l'image du président de la Football Association en août 1974, une partie de l'opinion exige des punitions sommaires (« *Drench the thugs!* » hurle le *Daily Mirror* en avril 1977), un retour au service militaire ou des châtiements corporels. La loi ne permet pas d'interdire l'entrée d'un lieu de spectacle à quiconque n'a pas commis de délit. Un hooligan notoire peut donc se rendre à un match en toute liberté, commettre un délit, être arrêté, jugé, puis éventuellement relâché et recommencer le week-end suivant. Dans les *Magistrates' Courts* où sont jugés les délits pénaux mineurs, les peines infligées aux fans sont variées : amendes, travaux d'intérêt général, passages en centre de détention pour adolescents et courts emprisonnements, dans les cas les plus sérieux. Le discours général de l'époque (rapports officiels, députés) prône des sanctions très dures, que Howell, tentant d'influencer les juges, déclare à plusieurs reprises comme indispensables. Progressivement, les hooligans se voient condamnés à des peines qui sont plus sévères que celles infligées à des personnes jugées pour des faits similaires en dehors du cadre du football, certains étant présentés devant les *Crown Courts*, qui examinent les délits plus sérieux. Ce « déplacement du curseur » transforme de simples contrevenants à la loi en véritables criminels, renvoyant les jeunes des milieux populaires, qui ne comprendraient que la ceinture ou le bâton, à une forme d'anormalité présumée.

27. 31 août 1976.

28. Voir Brett Breber, *Violence and Racism in Football: Politics and Cultural Conflict in British Society, 1968-1998*. Londres : Routledge, 2015, p. 123-145.

CONCLUSION

La « maladie anglaise », qui se répand au fil de la décennie, reflète les interrogations sur la déliquescence de la société et l'avenir incertain du Royaume-Uni des années 1970. Ses causes sont successivement ou concomitamment attribuées à ses origines historiques, aux conditions socioéconomiques difficiles de la jeunesse populaire, à des dynamiques de classe, culturelles et de genre dans les communautés ouvrières, et à l'influence délétère des médias. Or la puissance publique, encouragée par l'opinion et par une presse agressive à frapper vite et fort, s'en tient à des thérapeutiques qui sont inadaptées ou insuffisantes : les obligations d'aménagements imposées aux clubs, qui modernisent les stades mais ne font que déplacer la violence, en articulation avec une répression policière et judiciaire extrêmement sévère qui, quoiqu'excessive, sera acceptée comme légitime. Aux antipodes du discours « compréhensif » de sa gauche, le Labour, sous l'influence de son aile droite incarnée par Howell, doit se présenter comme parti de l'ordre, y compris contre la jeunesse ouvrière²⁹, alors que son autorité est contestée sur d'autres fronts.

Les mesures répressives qui sont prises effacent jusqu'à l'idée même d'un traitement social des violences et légitiment l'idée qu'elles sont une conséquence fâcheuse de la « permissivité » des années 1960 ou de la condition naturelle des plus pauvres. Loin de reculer, le hooliganisme s'étend même, prouvant par l'absurde l'inefficacité des méthodes. Le paroxysme est atteint au printemps 1985 lors d'une succession de catastrophes et d'incidents dramatiques (émeute lors d'un Luton-Millwall en mars, un mort à Birmingham le 14 mai, 56 morts dans l'incendie du stade de Bradford le même jour, et catastrophe du Heysel, qui fait 39 morts et 454 blessés le 29 à Bruxelles, lors de la finale de la Coupe d'Europe entre Liverpool et la Juventus Turin), qui entraînera la réaction des gouvernements Thatcher pour mater le hooliganisme, un autre « ennemi de l'intérieur », dans la continuité répressive de l'approche auparavant adoptée par les travaillistes.

BIBLIOGRAPHIE

- BODIN, Dominique, ROBÈNE, Luc et HÉAS, Stéphane. « Le hooliganisme entre genèse et modernité », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 1/2005.
- BREBER, Brett. *Violence and Racism in Football: Politics and Cultural Conflict in British Society, 1968-1998*, Londres : Routledge, 2015.
- COHEN, Stanley. *Folk Devils and Moral Panics*, Londres : MacGibbon & Kee, 1972.

29. À terme, l'élément *working class* ne sera pas forcément le seul ou le plus violent (bien des hooligans seront plutôt *middle class*), mais cette évolution débute à peine à la fin des années 1970.

- DUNNING, Eric. *Sport Matters: Sociological Studies of Sport, Violence and Civilisation*, Londres : Routledge, 1999.
- DUNNING, Eric, MURPHY, Patrick J. et WILLIAMS, John (dir.). *The Roots of Football Hooliganism: An Historical and Sociological Study*. Londres : Routledge & Kegan Paul, 1988.
- ELIAS, Norbert et DUNNING, Eric. *Quest for Excitement: Sport and Leisure in the Civilizing Process*. Oxford : Blackwell, 1986.
- HALL, Stuart. "The treatment of football hooliganism in the press", in Roger Ingham (ed), *Football Hooliganism: The Wider Context*. Londres : Interaction, 1978.
- HARRINGTON, John. *A Preliminary Report on Soccer Hooliganism to Mr Denis Howell, Minister of sport*, Londres : HMSO, 1968.
- LAYTON, Michael et PACEY, Alan. *Tracking the Hooligans: The History of Football Violence on the UK Rail Network*, Stroud : Amberley Publishing, 2016.
- MCELHONE, Frank. *Report of the Working Group on Football Crowd Behaviour*, Scottish Education Department/HMSO, 1977.
- REDHEAD, Steve. *Archiving Soccer Hooliganism*, sans date : https://www.academia.edu/4233603/Archiving_Soccer_Hooliganism (accessed 16 October 2017).
- WALTER, John (ed.). *Crowds and Popular Politics in Early Modern England*. Manchester : Manchester University Press, 2006.
- WHEATLEY, John. *Report on Crowd Safety at Sports Grounds* (Cmnd. 4962), 1972.
- WIEVIORKA, Michel. *La Violence*. Paris : Balland, 2004.